

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



« C'est le fric ! »

A ce qu'on voit et entend, les conditions de travail se durcissent du haut en bas de l'échelle. On fixe aux cadres des objectifs inatteignables pour les maintenir sous pression. Cette pression se répercute sur les conditions de travail des employés et sur les délais fixés aux fournisseurs et aux sous-traitants. La direction elle-même est sous tension, car même si l'entreprise est florissante, les actionnaires sont aux aguets d'un investissement plus rentable et à plus court terme: il faut être encore meilleur et encore moins coûteux. C'est ainsi que, malgré ses bénéfices records, une fabrique suisse de chocolat délocalise et transfère huit cents emplois vaudois dans un pays de l'Est.

Les portables sont allumés en permanence, le message décisif pouvant tomber à toute heure du jour et de la nuit. En fin de semaine, les cadres prennent des piles de travail à la maison. On travaille en flux tendu. Si c'est possible, on le fait à temps partiel, en attendant la retraite salvatrice. Le nombre de contrats de travail à durée limitée augmente, celui des travailleurs «sur appel» aussi.

Au téléphone, les entreprises de services font courir leur correspondant – abonné, assuré, épargnant – de message enregistré en message enregistré, pour finir par l'informer que «tous nos collaborateurs sont en ligne» et qu'il faudra rappeler ultérieurement. «Tous nos collaborateurs», c'est peut-être une seule personne qui jongle frénétiquement avec une dizaine d'appareils.

Des contrôleurs minutent la tournée du facteur et le temps que l'infirmière des soins à domicile consacre à chacun de ses malades: on peut certainement aller plus vite.

Quand on demande la cause de cette dégradation des choses, la réponse tombe, automatique, immédiate et morale: «C'est le fric!»

Soit, mais la rapacité, l'avarice, l'usure, la corruption ne sont pas d'aujourd'hui. L'argent a toujours été le souci constant de la plupart des habitants de la planète. Les philosophes et les théologiens s'en inquiètent depuis qu'ils existent. Aristote blâme le spéculateur, c'est-à-dire celui qui demande à l'argent de «faire des petits». Saint Paul proclame que «l'amour de l'argent est la racine de tous les maux». L'Eglise médiévale condamne le prêt à intérêt, le Coran aussi, d'ailleurs. Marx et Keynes dénoncent l'argent qui prend le pas sur les choses et les êtres.

Sur ce point, il semble que nous ne soyons pas pires que nos aïeux. C'est ailleurs qu'il faut chercher l'explication de ce composé de dureté, d'indifférence et de fuite en avant qui défait les relations humaines actuelles, en particulier dans le monde du travail.

Il nous semble que c'est moins la soif de l'or que la croyance dans la toute-puissance de la technique qui nous fait courir aujourd'hui et dicte le style de nos relations.

La mécanique a remplacé nos muscles, et l'ordinateur notre cerveau: l'homme se débarrasse des entraves matérielles qui freinent ses activités et limitent le déploiement de sa volonté. Il ne voit pas que ce monde matériel, soumis au temps et à l'espace, lui fournit aussi un cadre qui le lie à ses semblables, le contraint à plier sa volonté aux lois des êtres et des choses, à respecter leur rythme, à être attentif aux risques humains et matériels que fait courir une nouvelle méthode, une nouvelle machine, un nouveau médicament.

Ces exigences extérieures maintiennent l'homme dans la réalité du monde et le soutiennent dans la sienne propre. En disparaissant, elles le ré-

duisent à n'être qu'un point sans épaisseur, siège d'une volonté abstraite et d'une intelligence désincarnée, proche de l'«intelligence artificielle» des ordinateurs.

Et comme les ordinateurs sont plus puissants, plus rapides et plus «intelligents», ils se substituent progressivement à l'homme. Intermédiaire entre le singe et la machine, celui-ci est la pièce faible du dispositif. Il est trop émotionnel, trop imprécis, trop personnel. Il dort, prend des congés et des vacances, revendique, cependant que la machine travaille jour et nuit, mieux que lui et sans jamais récriminer.

Le plus significatif, c'est que lui-même juge les machines meilleures que lui. Il s'efforce donc d'agir comme il pense que la machine agirait. Ce qu'il décide ne découle plus d'une appréciation personnelle, mais d'un éventail de chiffres statistiques. Cela lui permet, si le résultat est mauvais, d'être couvert par rapport à ses supérieurs.

Dans la mesure où l'homme est convaincu que son avenir est de ressembler à une machine et de se soumettre à celles qui l'entourent, il n'y a pas de

raison pour que ses chefs se conduisent mieux avec lui qu'avec elles.

C'est dans cet esprit que l'évolution de l'école, par exemple, marginalise peu à peu l'enseignant et le réduit au rôle d'animateur de méthodes scientifiquement élaborées. C'est dans cet esprit aussi que la FIFA a incorporé le recours arbitral à la vidéo, dont les mille yeux et la mémoire totale sont censément plus fiables qu'un œil d'arbitre. On remarquera que, dans ces deux exemples, le fric joue un rôle marginal. L'important, c'est la place que l'homme y prend, ou plutôt y perd.

Aujourd'hui, le fric a perdu toute réalité matérielle pour devenir une abstraction numérique. Les banques centrales en fabriquent des quantités illimitées sans que cela corresponde à la moindre production de richesses agricoles ou industrielles. Ce fric exponentiel et vide engendre des désirs insensés et des ambitions infinies.

Mais il n'est pas la cause principale de la dégradation des relations du travail. Il n'en est que l'expression terrifiante. La cause est idéologique d'abord.

Olivier Delacrétaz

Bonne vibration !

Organisé par l'Association suisse des musiques, le Prix Musique Suisse récompense le meilleur soliste de moins de 25 ans de Suisse. Après les auditions de sélection en solo des lauréats cantonaux inscrits – seize cette année –, trois finalistes sont retenus pour être départagés lors de l'exécution d'œuvres dans lesquelles ils sont accompagnés par l'orchestre symphonique de la fanfare d'armée suisse.

Félicitons le clarinettiste bellerin Gabriel Pernet, qui s'est imposé en finale le dimanche 26 août devant le tromboniste valaisan Lionel Fumeaux et la flû-

tiste fribourgeoise Anaïs Hess. Ce succès confirme son titre de champion obtenu lors du Concours suisse des solistes en septembre dernier et sa victoire toutes catégories adjudgée au nez et à la barbe des meilleurs instrumentistes valaisans lors du dernier Junior Slow Melody Contest en janvier. Le jeune polymécanicien de Bex vient en outre d'obtenir son certificat de direction et désire poursuivre des études musicales supérieures après l'obtention de sa maturité professionnelle. Nos vœux de succès l'accompagnent pour sa prometteuse carrière artistique.

C. C.

Programme des Entretiens du mercredi

La saison 2018-2019 des Entretiens du mercredi débute – comme il se doit – au mois de septembre. Nous vous attendons, dès le premier mercredi suivant le Jeûne fédéral, pour un florilège de discussions politiques, philosophiques et historiques.

Prochains rendez-vous:

- 19 septembre 2018:** **L'initiative pour l'autodétermination, dite des juges étrangers,** avec M. Yves Nidegger
- 26 septembre 2018:** **Au-delà de quelques idées reçues sur le système de santé,** avec M. Vincent Hort
- 3 octobre 2018:** **Kant et la démonstration de l'existence de Dieu,** avec M. Denis Ramelet
- 10 octobre 2018:** **L'histoire de la démocratie directe,** avec M. Olivier Meuwly
- 17 octobre 2018:** Pas d'entretien (vacances scolaires)

Pl. Grand-Saint-Jean 1 à Lausanne, à 20h.
www.ligue-vaudoise.ch/mercredis

Une Vaudoise championne d'Europe

Lors des récents championnats d'Europe d'athlétisme à Berlin, Lea Sprunger, de Gingins, a brillamment gagné la médaille d'or de la course du 400 m haies, devant l'Ukrainienne Anna Ryjykova et la Britannique Meaghan Beesley. C'est la première fois qu'une Helvète devient championne d'Europe en athlétisme.

Lea Sprunger est une athlète complète: elle a commencé par l'heptathlon (3^e aux championnats d'Europe juniors en 2009), avant de se spécialiser dans le sprint (100 m, 200 m et relais 4 x 100 m), pour finalement passer au tour de piste (400 m, avec ou sans haies).

Titulaire d'un *bachelor* de l'Ecole supérieure de marketing de Genève, Lea Sprunger a été reçue en grande pompe à Nyon le 15 août dernier. Dans cette même ville, elle organise régulièrement une course à pied ouverte aux populaires.

Notons encore que la famille Sprunger est particulièrement sportive: Ellen, sœur aînée de Lea, était aussi une athlète de haut niveau; elles sont les cousines d'un hockeyeur fribourgeois (Julien) et d'une cavalière bâloise (Janika)!

Nous félicitons Lea Sprunger d'avoir fait rayonner notre Canton et nous lui souhaitons plein succès pour la suite de sa carrière.

A. Rochat

Le harceleur rééduqué

La récente et terrifiante agression de cinq Genevoises à la sortie d'une boîte de nuit, selon toute vraisemblance par des « racailles de banlieue » venues de France voisine, a fait trembler la Suisse. Un récent article de *24 heures*¹ a décrit un lien de continuité entre le harcèlement de rue et les violences faites aux femmes. Le raid genevois en serait une expression. Pour Léonore Porchet, conseillère communale verte à Lausanne et activiste anti-harcèlement, cela ne saurait faire de doute: « Jusqu'à maintenant on disait: ce n'est pas parce qu'un homme siffle une femme dans la rue, qu'il va l'attaquer. C'est triste, mais les faits prouvent le contraire. »

Il y aurait une identité de genre, mais peut-être une gradation d'intensité, entre un producteur d'Hollywood libidineux et une petite racaille recourant à la violence pour laver l'affront de celle qui refuse ses avances. Rappelons que celles-ci, dans certaines extrémités, iront jusqu'à la question, on ne peut plus explicite: « Salope! Est-ce que tu sucés? » Nos lecteurs pardonneront cet écart de langage.

La droite vaudoise est incapable de répondre à cette problématique. Le PLR lausannois avait, il y a quelques années, distribué en soirée des sifflets bleus pour « lutter contre le harcèlement de rue ». Le concept nous en est encore obscur. Ce mutisme est explicable. La vague #metoo et #Balancetonporc a été d'une efficacité inouïe. La chape dont elle a recouvert en une année le discours public – pas les propos de la rue, on l'aura compris – est comparable à ce que l'antiracisme et la lutte contre l'antisémitisme ont mis cinquante ans à construire: l'autocensure, pour ne pas dire le terrorisme intellectuel. Engager intellectuellement le débat avec les militants féministes exige à la fois perspective doctrinale, courage polémique et sens de la nuance.

Le combat anti-harcèlement n'apparaît alors pas uniquement comme l'expression d'une volonté de défense de l'ordre public. En cela, la droite doit prendre garde à ne pas toujours être à

la traîne et penser, par exemple, qu'une amélioration de l'éclairage des rues règlera la question. Le combat de Mmes Porchet et consorts plonge ses racines dans une reformulation anthropologique complète. L'idéologie qui anime ces militants est bien la postmodernité: la haine de l'identité et des cadres déterminants, qu'ils soient familiaux, nationaux, culturels ou biologiques. Dans leur perspective, les comportements de harcèlement doivent non pas d'abord disparaître parce qu'ils sont un manque de respect à l'égard des femmes, ce qu'ils sont souvent de la pire des manières, mais parce que le harceleur est sexiste, au sens idéologique. Il est sexiste comme le raciste fait une différence entre les races, le spiciste une différence entre l'Homme et l'animal. Autrement dit, il ose regarder la jeune fille marchant dans la rue en préjugant qu'elle est une femme. Tout simplement.

Nouvelle expression de l'égalitarisme postmoderne, le combat contre le harcèlement de rue révèle rapidement, dans le développement de ses moyens, ses contradictions. Interrogée dans *24 heures*, la socialiste Rebecca Ruiz a désigné quelques responsables de la violence à l'égard des femmes: « Il manque aux agresseurs les valeurs de respect et de considération qui s'apprennent dans la sphère familiale, à l'école, dans les sociétés ou groupes sportifs. »

Vanter les mérites de la famille, de l'école et des sociétés locales a bon dos. Cela revient à oublier que c'est bien la gauche qui, après avoir aboli le chef de famille, a voté le partenariat enregistré, détruit l'enseignement vaudois sur la forme et sur le fond (avec la complicité des radicaux) et développé un appareil étatique gargantuesque, étouffant l'initiative des sociétés locales et des mouvements de jeunesse par mille directives sécuritaires et démotivantes.

Mme Ruiz va jusqu'à désigner comme responsables l'alcool et la drogue, ce qui est pour le moins incohérent de la part de la représentante d'un parti qui en

soutient depuis des décennies la libéralisation du marché.

On sera donc autant d'accord avec le propos qu'en désaccord avec les moyens mis en œuvre pour combler ces lacunes. Car en réalité le parti de Mme Ruiz ne veut pas éduquer. Il veut rééduquer. Géraldine Savary, dans une longue interview offerte par le *Matin dimanche* du 19 août à Madame la Sénatrice, ne dit pas autre chose: « Il faut un gros effort de promotion dans les programmes scolaires. Il faut qu'on cite les femmes dans l'histoire, dans la science, partout. En littérature aussi et pas seulement pour les auteurs mais aussi les héroïnes: pourquoi, par exemple, pour Hemingway, prend-on toujours *Le Vieil Homme et la mer*? »

La rééducation des Vaudois au respect des femmes aura la théorie du genre en tête de son plan d'étude. Elle martèlera que nature et culture s'ignorent, et que tout est question de volonté, à commencer par celle des parents, fût-elle imposée à l'enfant.

Elle oubliera que la pornographie industrielle est née de la libération sexuelle des années soixante. C'est notamment elle qui, aujourd'hui, fait croire que les Occidentales sont des femmes faciles, supposées hurler de plaisir à la première caresse, même non sollicitée; effaçant du même coup le nuancier des rapports de séduction. N'importe quel juge des mineurs saura décrire combien les enfants sont victimes de la pornographie sur internet. Dans les préaux, la fellation est devenue un moyen d'échange. Cette banalisation affaiblit la nécessité même du consentement.

La rééducation des petits Vaudois oubliera que la vulgarité langagière dont témoignent trop souvent les harceleurs a été institutionnalisée dans l'espace public par de nombreux artistes contemporains subventionnés et toutes les « marches des salopes » et autres « ni putes ni soumises ». Cela choquait peut-être le bourgeois il y a trente ans. Aujourd'hui, cela dédouane la petite frappe.

Elle oubliera que sa morale du consentement absolu n'est qu'une version gauchiste de la toute puissance de la volonté, si chère aux néolibéraux. Aussi veillera-t-elle à omettre que l'application de rencontres Tinder², si populaire par la présomption de consentement qu'elle pose, appartient à un monstre du Nasdaq.

Mais la contradiction ne s'arrêtera pas là. Convergence des luttes oblige, le harceleur demeurera une figure abstraite. Dresser son portrait-robot serait par trop dangereux. Les causes de son attitude ne seront jamais culturelles. Ou plutôt, elles ne pourront être que de culture occidentale. Cuisinée sur les ondes de la RTS par Romaine Morard³, Rebecca Ruiz se cache derrière la condamnation de « tous les comportements de harcèlement » pour ne pas avoir à dire que certaines cultures ont une propension plus grande que la nôtre au mépris de la femme.

La gauche se sait divisée sur cette question. Le prochain débat sur l'interdiction de la burqa lui a déjà fait prendre conscience de cette contradiction-là. Il y en a pourtant d'autres. Elles sont une conséquence irrémédiable de l'alliance de l'égalité et de la liberté absolues. Ce couple permet et justifie tous les excès, y compris ceux du harceleur.

Félicien Monnier

¹ Florent Quiquerez, Gabriel Sassoon, « Comment en vient-on à taper une femme en pleine rue? », *24 heures* du 17 août 2018.

² *Tinder* est une application pour smartphone sur laquelle l'utilisateur, en glissant son doigt à gauche ou à droite de l'écran, refuse ou accepte les photos des utilisatrices se présentant à lui. Lorsqu'une femme « acceptée » a aussi, et par le même processus de sélection, accepté son acceptant, l'application constate un « match » et offre aux deux utilisateurs concernés de communiquer par messages. L'objectif des utilisateurs est rarement d'évoquer les subtilités du fédéralisme et de l'autonomie communale.

³ La Première, *La Matinale*, 16 août 2018.

« Suivez le guide ! »

Sous ce titre, vous avez pu lire dans ce même journal, en 2012-2013, seize articles d'Ernest Jomini, qui nous conviait à le suivre dans la vieille ville de Lausanne. Notre regretté ami, en pédagogue érudit et passionnant, faisait le tour des bâtiments historiques de notre capitale, de la place de la Palud à la cathédrale, en passant par le Palais de Rumine et le château. Il fut en effet, durant bien des années, guide d'accueil du Mouvement des Aînés (MdA), institution originale qui continue son activité, notamment ses visites de Lausanne dans toutes les langues, à tous les publics, à toutes saisons.

Voici que les Cahiers de la Renaissance vaudoise, sous la direction avisée de Mme Claire-Marie Schertz, éditent un volume original, un vrai guide à glisser dans sa poche, regroupant les articles dispersés dans les numéros de *La Nation*. Bien entendu, ces articles ont été actualisés: la restauration du grand portail occidental de la cathédrale, par exemple, est dûment signalée, comme la rénovation toute récente du Château. De plus, des QR codes renvoient à une galerie de photographies magnifiques de

Jean-François Pasche, qui permettent de visualiser les lieux visités. De belles innovations!

On imagine un guide touristique: « A gauche, le château cantonal... » Dans ce volume, si l'on peut dire, le public cible est présent. Des notables rwandais, un couple de jeunes Français, des recrues, etc. posent des questions, manifestent des réactions, sont de vrais interlocuteurs de notre brillant cicérone, qui s'adapte ainsi à son public. Les visites guidées sont d'autant plus vivantes et incarnées. Le guide lui-même se plaint du peu de temps dont dispose le visiteur moyen, mais il en prend son parti, et son groupe aura souvent tendance à augmenter au cours des explications.

Autre aspect: Ernest Jomini ne cache pas ses opinions, tant en matière d'histoire qu'en politique. De façon quelque peu provocatrice, il compare le Canton à la grande République voisine pour son caractère jacobin et centralisateur. Il ne ménage pas ses éloges pour les brillants aspects de notre Moyen Age. Et pour lui, les vieilles pierres sont habitées: des personnes y ont vécu, prêché et prié, pris des décisions, reçu des hôtes,

et sont enterrées. Une saisissante galerie de portraits! L'histoire, sous sa plume, devient vivante. Des curiosités lausannoises y trouvent des explications, comme le vide entre deux immeubles, lorsqu'on monte la rue de la Madeleine, à gauche, et qu'on arrive à la place René-Auberjonois; autres exemples: les messes célébrées dans la « cathédrale protestante », ou les conflits à propos de la Rose. Constamment, les anecdotes animent l'ouvrage.

Bref, vous l'aurez compris, il s'agit ici d'un guide original, personnel, in-

carné, qui vous révèle avec humour les curiosités et les beautés du centre historique de Lausanne. Une fois de plus, les habitants de nos petites villes et de nos villages sont invités à passer un jour ou un week-end dans la capitale, et à suivre à pied l'itinéraire proposé, leur « Jomini » en main. Ils rentreront chez eux « déçus en bien », en ayant révisé leur histoire et passé une belle journée à participer aux visites guidées de notre infatigable pédagogue.

Yves Gerhard

Encore une Détonation

Samedi 8 septembre, l'abbaye de la Ligue vaudoise à Valeyrès-sous-Rances a réuni de nombreuses personnes avec leurs familles et enfants. Comme il est désormais de coutume en pareille occasion, nous avons publié une nouvelle édition de notre pastiche satirique, *La Détonation*. On y évoque, entre autres, les aléas de la grande et de la petite presse, la difficile conquête de l'égalité, ou encore les méfaits de divers régimes

malfaisants. C'est dans ce cadre que le lecteur est invité à s'interroger sur son rapport personnel au véganisme.

La Détonation est disponible gratuitement sur simple demande à notre secrétariat, dans les limites du stock disponible, ou encore plus simplement téléchargeable en PDF à l'adresse www.ligue-vaudoise.ch/detonation.

P.-G. B.

Le référendum obligatoire pour les traités

À la suite d'une motion Caroni déposée en 2015, le Conseil fédéral met en consultation un projet de nouvelle constitutionnelle relative au référendum obligatoire en matière de traités internationaux.

Aujourd'hui, le référendum obligatoire est expressément prévu pour l'adhésion à des communautés supranationales ou à des organisations de sécurité collective. De plus, une partie de la doctrine, invoquant un droit constitutionnel non écrit, estime qu'un traité doit être soumis au peuple et aux cantons lorsque son importance l'élève au rang d'une norme constitutionnelle. Le Conseil fédéral, suivi par les Chambres, est allé dans ce sens en soumettant l'accord sur l'Espace économique européen au référendum obligatoire (alors que l'EEE, selon ces autorités, n'était pas une «communauté supranationale»), à cause de son importance politique et parce qu'il entraînait nécessairement une adaptation de notre droit constitutionnel. Mais c'est le seul cas d'application de cette norme non écrite, bien que certains aient aussi prétendu la faire valoir en d'autres circonstances, notamment lors de l'adoption des accords de Schengen et de Dublin.

La situation juridique n'est donc pas très claire. A plusieurs reprises, le Conseil fédéral ou des parlementaires ont eu des velléités de la régler formellement, sans aller jusqu'au bout du travail. Voici maintenant une nouvelle tentative.

Le texte proposé par le Conseil fédéral ajoute aux cas de référendums obligatoires existants celui des *traités internationaux dont la mise en œuvre exige une modification de la Constitution ou qui comportent des dispositions de rang constitutionnel dans l'un des domaines suivants*:

1. le catalogue des droits fondamentaux, la nationalité suisse, les droits de cité ou les droits politiques;
2. les rapports entre la Confédération et les cantons ou les compétences de la Confédération;
3. le régime des finances;
4. l'organisation ou les compétences des autorités fédérales.

Ce projet précise la situation juridique, non seulement sur le principe du référendum obligatoire, mais aussi quant aux cas qui sont «de rang consti-

tutionnel»: énumération nécessaire car, formellement, tout peut être fourré dans la Constitution: la protection du noisetier commun comme le subventionnement des manuels d'éducation sexuelle. Le texte proposé nous ramène à l'essentiel et l'on y voit avec satisfaction que la structure fédéraliste et la compétence générale des cantons ne sont pas oubliées. On pourrait craindre, théoriquement, que l'actuelle exigence non écrite (donc extensible un peu à volonté...) du référendum obligatoire pour les sujets d'importance soit limitée par une énumération expresse des domaines concernés; mais cette crainte nous semble d'autant moins fondée que les autorités ont été très restrictives dans leur pratique et que, au demeurant, le référendum facultatif subsiste dans de nombreux cas.

D'aucuns regretteront peut-être que le référendum obligatoire ne soit pas prévu pour les traités entraînant une profonde modification de la politique extérieure de la Suisse, comme cela a été parfois envisagé. Mais la formule resterait vague et d'application peu sûre. Même la mention de la politique de neutralité, fondamentale mais nullement ci-

tée dans la Constitution – ce qui présente l'avantage de la placer hors d'atteinte du droit positif – poserait problème: quelle neutralité, au-delà de la neutralité militaire? La neutralité diplomatique? La neutralité économique? La neutralité humanitaire? On risquerait de tomber dans des débats sans fin et de mettre la neutralité en constante discussion sur la place publique.

L'adjonction à la Constitution proposée par le Conseil fédéral ne constitue pas un contreprojet à l'initiative de l'UDC sur la primauté du droit national. D'abord, elle est encore dans les limbes alors qu'on votera cet automne sur le texte de l'UDC. Ensuite, elle ne traite pas du même sujet, même si un rapport existe: l'initiative prohibe la conclusion de traités contraires à la Constitution; si elle est acceptée, la nouvelle proposée par le Conseil fédéral n'aura plus d'objet... à moins qu'elle serve à «verrouiller» le système si un traité inconstitutionnel venait tout de même à être conclu!

La proposition mise en consultation par le Conseil fédéral mérite un bon accueil.

Jean-François Cavin

Par la vitre du bus 236

En débarquant de Lausanne dans une ville étrangère, on découvre qu'un petit geste du quotidien peut rapidement se transformer en épopée.

En voulant prendre le bus lors de mon premier jour d'échange universitaire à Taïwan, cette petite île au sud du Japon, pour aller à l'université, je me heurtai au grand défi qu'était devenue l'action banale consistant à prendre un bus. On m'avait donné le numéro du car à prendre et décrit le lieu où l'attendre. Mais voilà qu'en arrivant à l'arrêt en question, les moyens de vérifier qu'on m'avait correctement informée se trouvaient quelque peu limités: tous les panneaux étaient écrits en mandarin.

Par chance, une femme parlant l'anglais me sauva la mise, fit signe au bus de s'arrêter et me montra comment payer. A peine avais-je déposé mes piécettes dans la caisse du chauffeur que les portes claquèrent et le véhicule démarra en trombe, me projetant vers l'arrière, là où quelques paires d'yeux me fixèrent en silence, ensommeillés. Je traversai la moitié de la ville ne sachant pas où j'allais, absorbant avidement toutes ces images nouvelles défilant à la fenêtre, tout en étant ballotée à chaque manœuvre à cause de l'habileté toute relative du chauffeur à conduire prudemment. Enfin, une voix grésillante annonça le nom de mon université en anglais et j'appuyai sur le «stop», priant pour que ce soit là le bon endroit où descendre.

Ce bus, numéro 236, devint mon quotidien, et lors des heures de pointe, il était tel une ruche pleine de vie. Des vieilles femmes aussi fortes et frêles que des tiges de bambous s'agrippaient aux poignées, tout en invectivant toute personne plus âgée ou plus mal en point qui oserait proposer de leur céder une place assise. C'était une de mes scènes favorites, celle des anciennes taïwanaises s'adonnant au bras de fer de la politesse.

Plus les mois passaient et plus je décodaï avec facilité les conversations autour de moi. Mais plus que des paroles, c'était le décodage de l'écriture chinoise qui m'intéressait. Parfois, goûtant au luxe de pouvoir m'asseoir confortablement plutôt que d'être projetée à tout va à cause de la conduite toujours aussi prudente du chauffeur, mon regard était comme happé par le tourbillon des pancartes publicitaires, des enseignes, des panneaux en tous genres qui défilaient au-dehors. Je ne comprenais souvent que quelques caractères, ou alors des bouts de ceux-ci, la grande majorité des caractères chinois étant formés par une combinaison de sinogrammes.

Le temps passant, je saisis le fait qu'être analphabète dans un certain lieu force une débrouillardise inconsciente; on voit défiler des jolis dessins partout où l'on passe: c'est charmant et exotique. Au fond, le fait de ne pas tout comprendre n'est pas si déroutant que cela, car il suffit de demander et notre allure de touriste européen nous excuse d'office. Pourtant, un jour, après m'être énervée de ne pouvoir comprendre une seule pancarte depuis la fenêtre de mon bus, je me suis imaginé ce que devait ressentir la jeune taïwanaise à ma gauche à pouvoir tout lire. A m'imaginer un tel pouvoir, j'en conçus que la perception que j'avais de la ville de Taipei s'en trouverait complètement transformée.

La sensation d'être hors de portée de l'essentiel, d'être constamment limitée dans la perception des choses qui m'entoureraient n'est pas venue tout de suite;

j'ai mis plusieurs mois avant de pouvoir réellement mettre des mots sur ce sentiment de frustration persistant. Je redevenais une enfant au regard émerveillé devant le monde qui l'entoure, à qui l'on doit parler très lentement et simplement, même pour les discussions banales du quotidien; qui ne sait encore ni lire ni écrire, si ce n'est son prénom. Un enfant qui n'a pas accès aux conversations et qui ne dispose pas encore des clés pour analyser ce qui se passe autour de lui. Ce qu'il peut faire uniquement, c'est forger son regard, emmagasiner les nouveautés qu'il découvre à toute vitesse.

Cette leçon d'humilité peut parfois être en décalage avec ce que l'on attend de vous une fois rentré au pays. Jamais, à la suite de Socrate et Galilée, l'idée que

«plus j'apprends, plus je m'aperçois que je ne sais pas» n'a eu chez moi autant d'échos. Des questions telles que: «les Taïwanais ont-ils un humour différent du nôtre?» me mettent dans l'embarras; je dois bien avouer ne pas pouvoir répondre en vérité.

Mais, après réflexion, il est réconfortant de voir qu'une culture étrangère est si difficile d'accès. Les billets *low-costs* ont révolutionné le voyage en le rendant plus abordable; les espaces géographiques éloignés sont devenus plus accessibles. Mais les secrets des cultures humaines se monnaient différemment. Ils réclament une bonne dose de curiosité, beaucoup d'indulgence, un nuage de patience, et du temps.

Camille Monnier

Occident express 13

Les chauffeurs de taxi belgradoïses sont très volubiles. Celui d'hier soir n'échappait pas à la règle. Il m'a donc raconté quand, comment et pourquoi il comptait quitter Belgrade pour émigrer en Allemagne. Là-bas, près de Düsseldorf, l'attend un emploi de chauffeur de camionnette. Avec ses trois enfants et sa femme, il est bien installé sur sa rampe de lancement et n'attend qu'un feu vert pour jaillir vers le paradis qui, c'est certain, les attend tous les quatre.

Voilà comment les pays d'Europe de l'Est perdent des dizaines de milliers de citoyens par an, à 77% au profit de l'Allemagne. Le rythme d'émigration a triplé depuis 2010. En 25 ans, il est estimé que l'Europe de l'Est a perdu 6% de sa population, c'est-à-dire 18 millions d'habitants, l'équivalent de la Hollande. Pour le démographe Emmanuel Todd, l'un des rares scientifiques à prendre ce phénomène au sérieux, cette hémorragie «remet en cause l'existence de ces pays en tant que nations». On peut remercier la politique européenne de libre circulation des personnes, dont les effets, qui ont déjà provoqué le Brexit, sont en

train de transformer toute la région en mine à travailleurs. Pour 2017 uniquement, la Serbie compte une perte de sèche de 34'000 personnes, toutes plutôt jeunes et formées.

Mais le pire n'est pas là. Mon chauffeur se vantait d'avoir la solution à tous ses problèmes. «Mon cousin m'a dit que je vais gagner 1'700 euros par mois! Quand j'ai tout payé, il m'en reste encore 500 dans la poche!» C'est ainsi que des familles entières, la tête bourrée de contre-vérités et d'illusions, brûlent leurs vaisseaux et se retrouvent ensuite coincées dans des emplois qui les nourrissent à peine. Mais le Serbe est fier. Il crèvera plutôt que d'avouer que tout cela n'était qu'une entourloupe destinée à faire baisser le prix du travail en Allemagne et à le réduire, lui et ses semblables, dans un esclavage moderne. La question qu'on devrait se poser, mais cela reste encore un tabou dans l'Europe contemporaine, est de savoir si cette politique allemande de domination n'est pas la récurrence, sous une autre forme, d'une vieille tendance historique.

David Laufer

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges

Du Global au Terrestre

Dans *La Nation* du 31 août, Valentine Perrot a présenté Bruno Latour. Nous avons lu le dernier livre de celui-ci intitulé *Où atterrir? Comment s'orienter en politique* (2017). Ce philosophe influent est préoccupé par le climat et le rapport des humains à leurs conditions de survie. Selon lui, nous sommes soumis à un Nouveau Régime Climatique, la Terre s'étant mise à résister aux mauvais traitements que l'homme lui fait subir. Latour cherche à s'orienter politiquement dans cette situation nouvelle. A cet effet, il approfondit quatre concepts: le Global, le Local, le Hors-sol et le Terrestre; il les appelle aussi des «attracteurs».

Jusqu'à présent, c'est le Global qui a attiré les hommes. La Modernité entendait créer une civilisation commune sur la Terre entière, promettant l'abondance, le progrès technique et le respect des droits de l'homme. Ce projet, porté par une conception galiléenne de la nature (la Terre est un corps en mouvement parmi d'autres dans un univers infini, qu'on peut maîtriser et utiliser comme ressource), s'effondre. Pour garantir le bien-être de chacun, une planète ne suffit pas, il en faudrait plusieurs. Le réchauffement climatique exprime la révolte de la Terre: «La planète n'est plus compatible avec les espoirs de développement [...] Le sol cède sous les pieds de tout le monde.» Les migrants extérieurs côtoient des migrants intérieurs «que leur pays a quittés». Le président américain Donald Trump, en se retirant en 2017 de l'accord sur le climat, illustre la manière dont certains modernes envisagent le changement climatique. Les «minuscules élites» qui, selon Latour, ont mis Trump au pouvoir perçoivent le danger, mais le nient. Le climat-scepticisme leur permet de gagner du temps afin qu'ils se réservent les canots de sauvetage. L'Angleterre du Brexit et les Etats-Unis, naguère organisateurs de la mondialisation en train d'échouer, ont décidé de s'en sortir seuls.

Les «minuscules élites» anglo-saxonnes sont attirées par le «Hors-sol». Elles veulent s'emmurer dans des territoires sécurisés, ou bien fuir sur Mars, ou gagner l'immortalité promise par le transhumanisme. Quant au reste de la planète, il périra dans une guerre mondiale ou à cause d'un réchauffement de 3,5 degrés.

Au Global et au Hors-sol s'oppose le Local, autrement dit les Etats-nations pourvus de frontières, où se réfugier après l'échec de la globalisation. Comme la mondialisation a tout dévasté, le Local lui-même s'est désagrégé. Le monde d'avant n'existe plus, la fuite vers un passé rassurant est impossible, les réactionnaires et les populistes s'illusionnent. Quand Trump prétend ramener les Blancs dans l'Amérique des années soixante, c'est une mise en scène à des fins électorales. La vogue des *faits alternatifs* et des *fake news* accompagne l'ascension de Trump. Selon Latour, des «faits robustes» et des vérités existent, mais il n'y a plus de culture commune ni de médias fiables capables de les rendre visibles.

Le Global brille encore, le Local rassure, mais ils n'existent plus. Il faut trouver un nouvel «attracteur». Latour l'appelle le «Terrestre».

Le Terrestre implique que l'on cesse de considérer la nature du seul point de vue de la physique galiléenne. La révolte des Terriens humains et non humains

qui rendent coup pour coup exige qu'on «redécouvre» les conflits en s'appuyant sur d'autres sciences, celles qui s'intéressent à une «zone critique minuscule de quelques kilomètres d'épaisseur entre l'atmosphère et les roches mères». Le Terrestre connaît d'autres mouvements que la chute des corps: genèse, métamorphoses, croissance, corruption. L'adepte du Terrestre n'est pas un écologiste partisan. L'écologie a eu son utilité, mais elle a échoué politiquement. Aussi le Terrestre doit-il trouver des alliés parmi les progressistes et les populistes. Latour n'a rien contre l'enracinement: *C'est le déracinement qui est illégitime [...] il est juste, il est indispensable de vouloir conserver l'appartenance à un lieu, un sol, une communauté [...] oui, les «réacs» se trompent sur les «progressistes», mais les «progressistes» se trompent aussi sûrement sur ce qui tient les «réacs» attachés à leurs us et coutumes.* Latour ne croit pas qu'il existe un «point de vue mondial»; le Terrestre est mondial seulement en ceci qu'il ne cadre avec aucune frontière instituée. Ce n'est plus l'homme qui est au centre, c'est le bâtiment que les humains doivent partager avec les non-humains. Tous résistent au Global, les autochtones comme les migrants, les abeilles comme les arbres, les glaciers comme les océans, les métaux rares comme les bactéries du sol. Tous les points de vue comptent. Les non-humains disposent aussi d'une puissance d'agir.

A la fin de son livre, Latour parle politique. La politique n'est plus l'apanage des Etats-nations. Faire entrer dans des frontières les territoires en lutte composant le Terrestre n'a pas de sens. S'extraire de ces territoires «pour passer à un niveau global et saisir la Terre comme un tout» n'en a pas non plus. La puissance du Terrestre «agit partout à la fois, mais n'a pas d'unité. Politique oui, étatique non. Elle est, à la lettre, atmosphérique».

Sur ce point, nous avons de la peine à suivre Latour. Sa conception nouvelle de la politique, que nous saisissons mal, se détache des patries que l'histoire a constituées. Les humains doivent déterminer des «terrains de vie», des «zones à défendre» (ZAD). Latour est manifestement séduit par les «zadistes» et les migrants, «experts en survie». Il faut «créer de toutes pièces des lieux où différents types de migrants vont venir habiter». L'appartenance n'a rien à voir avec l'homogénéité ethnique ou la nostalgie.

Bourguignon et Français, Latour préfère l'Europe dont il fait l'éloge, tout en soulignant la responsabilité de celle-ci dans les ravages de la mondialisation. La construction européenne lui semble un «bricolage ingénieux» ayant la complexité d'un écosystème qui sait faire «se chevaucher» les intérêts nationaux. C'est en Europe que Latour souhaite atterrir. La chance de l'Europe est de ne plus être qu'une petite province; à elle de *déglobaliser*. Elle a fait deux tentatives de suicide (1914-1918 et 1939-1945); elle s'est placée sous le parapluie nucléaire des Américains qui vont l'abandonner. Ayant éliminé des peuples entiers après les Grandes Découvertes et remplacé diverses formes de vie par les siennes, elle doit se racheter: *Tous les peuples reviennent sur elle, c'est sa faute.* Elle a voulu être le monde; elle est aujourd'hui destinée à *encaisser la réaction du système Terre et l'accueil des réfugiés.*

L'Europe demandera aux groupes divers qui la composent de rédiger «des cahiers de doléances» pour répondre aux questions suivantes: a quel territoire êtes-vous attachés? Comment celui-ci assure-t-il votre subsistance, votre survie? De qui dépendez-vous? Qui dépend de vous? Quels sont vos alliés? Qui sont vos ennemis?

Ces questions sont loin d'être idiotes. Nous ne pouvons nous prononcer sur le réchauffement climatique, mais les ressources nécessaires pour élever tous les peuples au niveau de vie occidental ne suffiront pas, les déchets s'accumulent, le trafic routier et aérien augmente sans cesse, le tourisme et le consumérisme de masse enlaidissent tout, l'Occident

n'est plus le seul maître à bord. Les réponses abruptes de Latour nous laissent cependant pantois, son ambition est démesurée, avec une nuance complotiste qu'il admet (p. 34 et note 19). Nous ne comprenons pas sa haine des frontières alors qu'il admet le besoin de protection et d'enracinement. Il est vrai que les frontières ne coïncident pas souvent avec ce qui permet à un pays de survivre. C'est justement la tâche de la diplomatie d'un Etat de gérer cette non-coïncidence. Les responsables des «terrains de vie» difficiles à nommer et à définir le pourront-ils? Pourquoi ne pas partir de ce qui existe?

Quant aux migrants, ils viennent en Europe pour bénéficier du Global, non pour organiser le Terrestre. Est-il possible que les Européens, anesthésiés par la culpabilité, leur donnent des leçons?

Il semble qu'au lieu de nous orienter en politique, Latour nous égare, mais l'incertitude, selon lui, a du bon...

Jacques Perrin



Khéops, patron progressiste

A l'heure actuelle, la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Neuchâtel a pour adresse postale «Espace Louis-Agassiz 1». Dès l'année prochaine, cette adresse sera «Espace Tilo-Frey». Sous la double impulsion de l'extrême-gauche et du PLR local, la Ville de Neuchâtel a en effet décidé d'effacer toute référence au scientifique américano-suisse, mondialement célèbre pour ses recherches dans le domaine de la glaciologie et de l'étude des fossiles, mais désormais universellement contesté pour ses «thèses racistes», et de le remplacer par le nom d'une *femme métisse et pionnière de l'égalité*.

LE COIN DU RONCHON

On se souvient qu'il y a une dizaine d'années déjà, quelques commissaires politiques avaient exigé que le pic Agassiz, dans les Alpes bernoises, soit rebaptisé d'un nom d'esclave africain, et aussi que le nom du scientifique soit rayé de la liste des membres d'honneur du Club alpin suisse; mais ces revendications étaient restées sans suite. A n'en pas douter, la courageuse épuration menée aujourd'hui sur le campus académique neuchâtelois constituera donc une étape importante vers la rédemption du *passé sombre* de l'histoire helvétique.

Et maintenant, il va falloir continuer dans cette spirale vertueuse...

Epurer les livres, les dictionnaires, organiser de grands autodafés – si possible sans émanations de CO₂ – où l'on détruira tous les ouvrages incorrects, les ouvrages «génrés», ceux où les substantifs et les adjectifs ne sont pas féminisés, ceux où des animaux meurent et où des bouchers vivent.

Epurer les tableaux dans les musées et les photos sur Google. La regrettée Union soviétique maîtrisait admirable-

ment cette discipline, mais la Suisse, avec sa tradition de rigueur et de méticulosité, saura certainement faire mieux. L'intelligence artificielle va notamment aider à faire disparaître jusqu'à la moindre trace de tous les individus qui, depuis la plus haute Antiquité, ont commis quelque vilaine action – vilaine au sens de la morale actuelle, s'entend.

Epurer les aliments. C'est important aussi, et le processus est en cours. On a déjà banni les «têtes de nègres», mais il reste encore à interdire tous les aliments «non équitables», comme le souhaite l'une des deux initiatives agricoles soumise au vote populaire le 23 septembre. Après avoir imposé les poules heureuses aux producteurs indigènes, la Suisse imposera les kiwis heureux au reste du monde.

Epurer les lieux et les monuments, en ne s'arrêtant pas au seul nom d'Agassiz. On ne parlera plus des Rasses, car on sait qu'elles n'existent pas, ni de Saint-Sulpice, au nom de la laïcité. Sur le plan international, la Suisse arrive un peu tard pour se profiler dans le dossier du mausolée du général Franco, mais, comme l'a suggéré récemment un de nos interlocuteurs, elle pourrait peut-être se ratrapper en proposant à l'ONU de raser les pyramides d'Egypte, dont il est de notoriété publique que les ouvriers qui les ont construites n'ont pas bénéficié de conditions de travail conformes aux standards actuels (droit aux vacances, paiement des heures supplémentaires et des horaires de nuit, sécurité au travail, protection contre le harcèlement, congé maternité, etc.).

L'ennui... c'est qu'il faudra préalablement censurer la page de l'encyclopédie Wikipedia consacrée au pharaon Khéops, où on peut lire que la réputation sulfureuse de ce dernier n'était pas forcément fondée, et que les découvertes les plus récentes de l'archéologie font état d'ouvriers «bien nourris et soignés», battant en brèche le «cliché des esclaves menés au fouet». A quand une place Khéops à Neuchâtel?